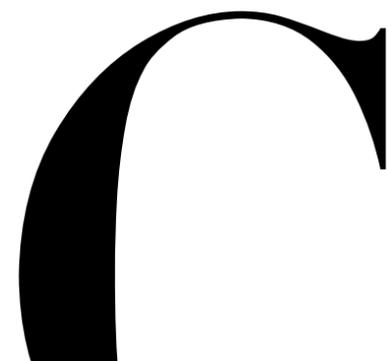


San Francisco l'art du recyclage

NOM DE CODE : "ZERO WASTE" (ZÉRO DÉCHET). AVEC SON PARI FOU DE RÉDUIRE LE GASPILLAGE ET DE RECYCLER 100 % DE SES DÉTRITUS D'ICI À 2020, LA CITÉ CALIFORNIENNE FAIT FIGURE DE GREEN MODEL ABSOLU. FOCUS SUR UNE GUERRE TOTALE.



COMME LA CALIFORNIE, TRAVERSÉE PAR LA FAILLE DE SAN ANDREAS, qui menace à tout moment de l'engloutir, San Francisco campe sur une montagne instable, un Himalaya de débris, de poubelles éventrées, de sacs plastique couverts de mouches, de carcasses de cuisinières et de batteries de voitures hors service. Un océan de déchets auquel la ville a décidé de faire un sort. Avec ce sens inné du record à battre, San Francisco a choisi d'ajouter à sa naturelle beauté le titre de première ville à réussir l'élimination et le recyclage de tous ses déchets. Le projet a pour nom de code Zero Waste (zéro déchet). Date butoir : 2020. C'est une guerre. Éliminer tous les déchets ? Expression trompeuse >

PAR PHILIPPE TRÉTIACK, ENVOYÉ SPÉCIAL À SAN FRANCISCO / PHOTOS MARGO MORITZ



Tri-couleur

La municipalité impose aux habitants l'usage de poubelles de 3 couleurs différentes : la verte pour les déchets organiques, la bleue pour les produits recyclables et la noire pour ce qui est indestructible. Après traitement dans une usine spécialisée, les canettes, compactées, vont former une compression à la César.



PHOTOS MARGO MORITZ. LOGO NICOLAS TAVITIAN



Écoresponsable

Chaque habitant est impliqué dans cette bataille anti-détritrus. Les mesures de tri doivent en principe être appliquées à la lettre sous peine d'amende. En pratique, il reste difficile d'exercer des contrôles efficaces et de sanctionner les contrevenants. La ville en appelle donc au civisme de chacun pour mener à bien son projet Zero Waste.

car, du rebut, cette ville de 850 000 habitants ne finira jamais d'en produire, et par centaines de tonnes chaque jour, mais celles-ci devront être réinjectées d'une manière ou d'une autre dans l'économie générale. Pour en arriver là, San Francisco a mobilisé ses citoyens. Tous sur le pont, tous appelés à mener un combat quotidien. Pour tenir son pari, en 2009, la ville a imposé à tous l'usage de trois poubelles. Chaque foyer est tenu de déposer ses déchets organiques dans la verte, les recyclables dans la bleue, et les maudits, ceux qui semblent indestructibles (les fours à micro-ondes, les emballages plastifiés...), dans la noire. Chaque ménage est imposé selon la taille de ses poubelles. Plus elle est grande, plus on paie, et la noire est surtaxée. Conséquence : voulant faire baisser la facture de sa poubelle, chacun commence par réduire ce qu'il y jette. Les éboueurs, en sus de leur travail de collecte, sont censés vérifier que les déchets sont disposés dans les poubelles ad hoc. Dans le cas contraire, ces costauds qui conduisent des bennes à ordures dans des rues aux pentes vertigineuses sont habilités à délivrer des amendes, même si dans les faits on en reste aux avertissements.

Kevin Drew est l'un des principaux responsables du projet à la municipalité de San Francisco. Avec franchise, il aborde d'entrée tout ce qui ne va pas. « Le budget alloué au projet Zero Waste est de 250 millions de dollars. Soixante-six pour cent de cette somme sert à payer les salaires des employés, qui collectent, recyclent et traitent les déchets... Comparée au budget investi dans la construction, cette somme ne pèse pas lourd. Est-ce que la municipalité accorde beaucoup d'intérêt à notre projet ? Nous aimerions le croire. »



EN FRANCE AUSSI

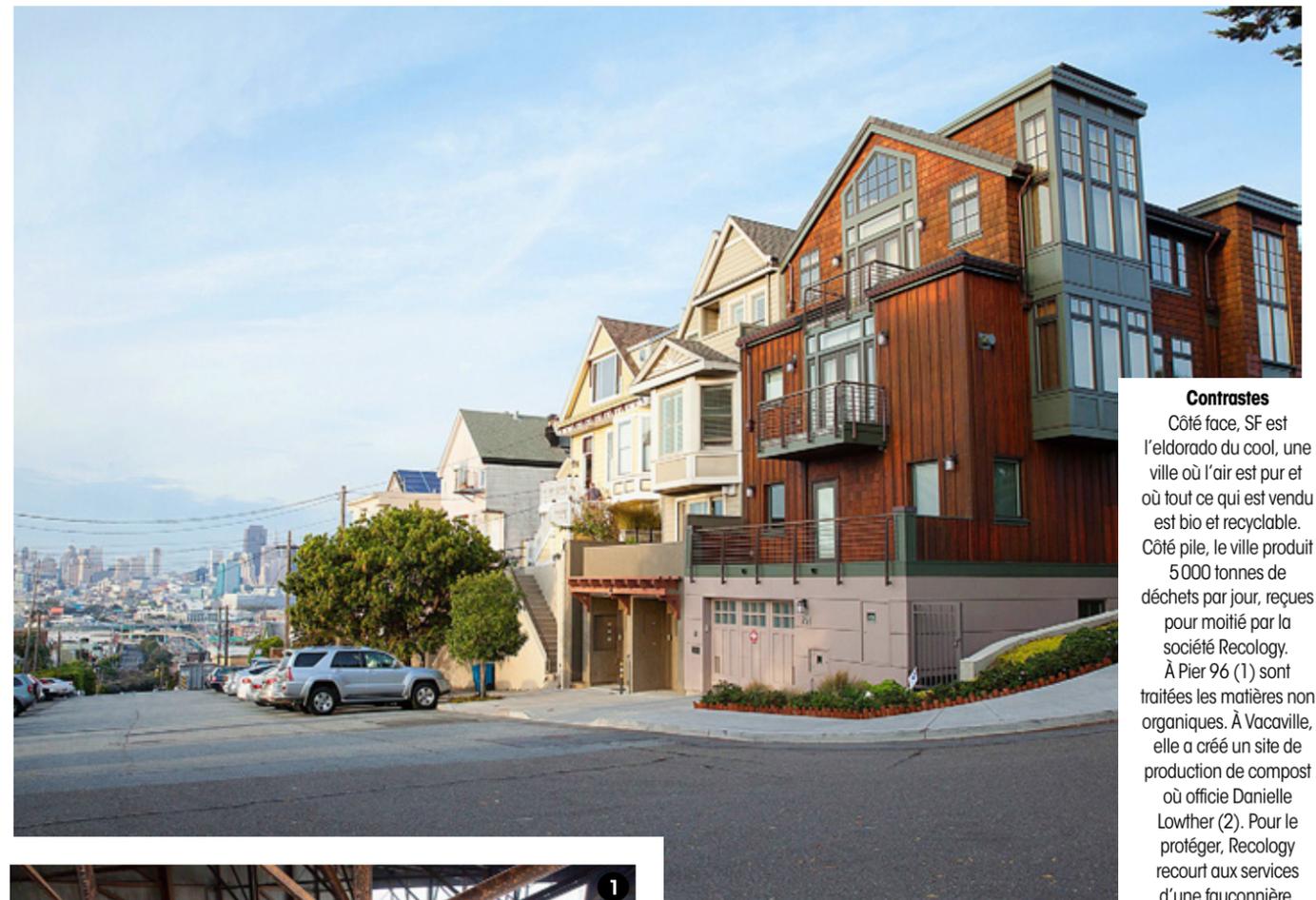
Le projet de San Francisco a son relais en France. L'association Zero Waste France tente de sensibiliser les pouvoirs publics et les particuliers au « zéro déchet ». Flore Berlingen, sa directrice depuis deux ans, précise que l'association réalise et fournit aussi des kits d'action gratuits pour réduire les déchets et le

gaspillage au bureau, sur les campus... « Parler de déchet, avoue Flore Berlingen, n'est pas très sexy, mais pour moi, c'est devenu une habitude car c'est un mode de vie. » L'association a publié un ouvrage (fin 2014) intitulé justement « le Scénario Zero Waste », aux éditions Rue de l'échiquier.

En apparence positif, le Zero Waste est une énorme source de conflits, une poubelle à discordes. « La ville de San Francisco compte une foule de SDF. Comme ailleurs, ils font les poubelles pour dénicher des objets à revendre, des canettes de Coca en métal ou de bière, par exemple. » Preuve que l'écologie n'échappe pas à la gentrification, le projet a tendu les rapports entre bobos californiens prêts à payer des sommes folles pour vivre en ville et tous les losers du système, chassés par l'arrivée massive des nantis de la tech revolution. Le conflit est particulièrement visible à Tenderloin, un quartier du centre-ville. Là, les familles pauvres, mêlées aux sans-abri, sont encore nombreuses, mais pour combien de temps ? « Pour calmer les esprits, la municipalité a décidé de ne plus ramasser les poubelles le jour, mais la nuit, comme si les sans-abri allaient laisser tomber, trop occupés à dormir comme vous et moi ! Du coup, à la nuisance des embouteillages s'est substituée celle du raffut nocturne », résume Kevin Drew. Ce n'est pas tout. « Nous assistons, ajoute Kevin, à un retour de bâton. Des articles paraissent dans la presse pour démontrer que nos actions de recyclage coûtent plus cher qu'une simple incinération des ordures. Est-ce une manœuvre concertée ? On peut le craindre. »

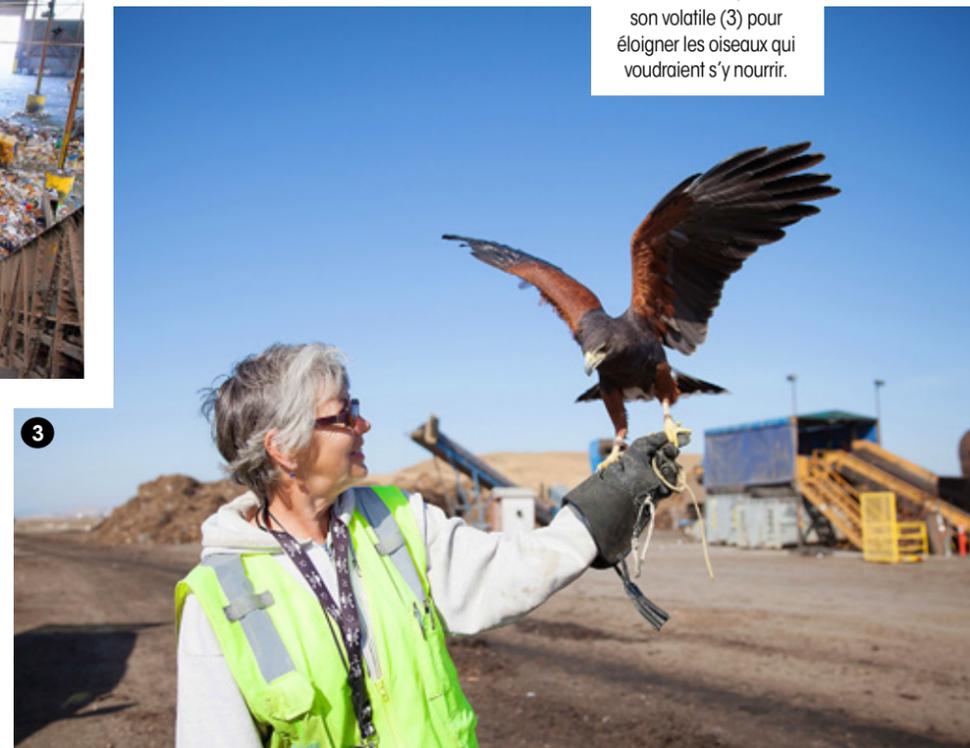
PIER 96, AU CŒUR DE LA GRANDE BROYEUSE

En attendant, et en dépit des à-coups et des polémiques, le programme tient sa feuille de route. Et il le faut bien, car San Francisco produit près de 5 000 tonnes de déchets par jour. La société Recology, mandatée par la ville, en récolte la moitié. Robert Reed est en charge de la communication de cette entreprise créée en 1921. Solide, la mâchoire carrée, il a tout du militaire reconverti dans un combat civique. Chaque jour, il arpente son champ de bataille, résolu à contenir la déferlante des ordures. Son QG, son bunker, sa forteresse, c'est le Pier 96, un quai situé dans les docks. Là, dans une chorégraphie hallucinée nourrie d'accélération, de sirènes et de coups de



Contrastes

Côté face, SF est l'eldorado du cool, une ville où l'air est pur et où tout ce qui est vendu est bio et recyclable. Côté pile, le ville produit 5 000 tonnes de déchets par jour, reçues pour moitié par la société Recology. À Pier 96 (1) sont traitées les matières non organiques. À Vacaville, elle a créé un site de production de compost où officie Danielle Lowther (2). Pour le protéger, Recology recourt aux services d'une fauconnière, Laura Hacelett, et de son volatile (3) pour éloigner les oiseaux qui voudraient s'y nourrir.



PHOTOS MARGO MORITZ, PICTO IVAN SOLDI

frein, des dizaines de bennes à ordures viennent déverser leur contenu sans interruption. Dans ce hangar géant sont retraitées quotidiennement 640 tonnes de déchets non organiques. Papier, carton, plastique, journaux, bouteilles..., la liste est écrasante. Devant des tapis roulants, des individus casqués et masqués rejouent « les Temps modernes » de Chaplin, arrachant du flot ininterrompu de détritiques ce qui doit aller dans telle ou telle chute. La sophistication des machines à haute technologie optique, capables de séparer le plastique coloré du transparent, voisine avec la violence de cet assommoir du XXI^e siècle. En fin de course, des balles compactées qui feraient

frémir tous les amateurs d'art contemporain, étincelantes de toutes leurs canettes compressées, sont acheminées vers des conteneurs pour être expédiées en Chine, aux Philippines ou au Vietnam.

À quelques kilomètres de cet enfer, Recology en a bâti un autre, où aboutissent les résidus des entreprises de construction : tous les matériaux, le bois, le ciment, le béton, la ferraille... Après « les

Temps modernes », nous voilà chez Dante. Du feu, des engins de chantier aux roues démesurées, un monde XXL où tout est dangereux – la planche de bois et ses clous, la courroie qui vous happe, l'étau qui vous broie. Un monde de brut pour faire de San Francisco une terre bénie.

Robert Reed fait visiter le tout au pas de charge. « Restez groupés, en avant, dépêchez-vous. » Il est vrai que le retraitement des ordures tient du champ de mines. Zero Waste ou total war ? De zone en zone, nous découvrons la pire, celle des déchets non recyclables, une mer de saleté, de boue noirâtre sur laquelle un tractopelle aux allures de scarabée titanesque écrase et pousse des morceaux de détritiques. Une violente odeur d'essence et de charogne s'élève de ce marigot. Nous nous en

échappons pour nous jeter dans l'abîme suivant. Un camion à benne déverse son chargement sous une nuée d'oiseaux furieux. Robert Reed s'enflamme : « Ici, c'est le nectar ! C'est pour voir cela que le monde entier accourt à San Francisco, pour comprendre comment nous recyclons nos déchets organiques. Avec la nourriture périmée, nous fabriquons du compost. » Enthousiaste, il nous entraîne au dehors, dans un petit jardin de sculptures réalisées à partir de pièces récupérées dans les bennes, s'accroupit près d'un tas de sable brun, y plonge les mains. « Le compost ! De l'or ! Cinquante pour cent d'humus, riche en nutriments. Avec cela, les fermiers fertilisent des terres que des poisons industriels ravagent depuis des années. Grâce au compost, ils réduisent leur consommation d'eau. Nous n'allons pas seulement sauver la Californie, frappée par la sécheresse, mais aussi le Brésil et la Chine... »

LE COMPOST, NOUVEL OR NOIR

Pour mieux comprendre à quel prix San Francisco peut se targuer d'être une ville pionnière en matière d'écologie, il faut se rendre à Vacaville, à une centaine de kilomètres plus au nord. Recology y a installé un champ d'enfouissement de déchets, doublé du site de production de compost. Le vaste périmètre est ceinturé d'un grillage muni de caméras, de capteurs destinés à empêcher toute intrusion et à vérifier la qualité de l'air, de l'eau, des sols... De loin, une multitude d'oiseaux et une odeur entêtante nous confirment que nous touchons au but. Danielle Lowther, 27 ans, y est en charge de la protection environnementale depuis quatre ans. « Je fais exactement le boulot dont je rêvais, dit-elle. J'ai commencé par faire de l'agit-proppour convaincre les Californiens d'utiliser les poubelles de tri. Ce n'est pas facile, car les gens sont pudiques. Notre poubelle nous révèle. » Elle crapahute sur son territoire balayé par les vents, fragile Napoléon en gilet fluo. « Le champ est divisé en plusieurs parties. La plus importante est réservée à la production de compost. Les camions déchargent tout ce qui est périssable et nous le transformons. » Ce compost, dopé parfois de divers nutri-

PHOTOS MARGO MORITZ



ments, est vendu aux fermiers locaux. « Nous ne gagnons pas d'argent là-dessus. » Autre secteur, celui qui est dévoué au stockage de ce qui est recyclable (vieux frigos, madriers et palettes de bois, morceaux de béton qui finiront par refaire des routes...). Et puis tout le reste. Le non-recyclable. La part du diable. « En quelques années, poursuit Danielle Lowther, j'ai vu se former ces montagnes. Elles sont constituées des déchets que nous enterrons. Ils produisent du gaz que nous récupérons pour en faire de l'électricité. » Bilan ? Quatre cents tonnes de déchets se transforment chaque jour en compost, quand 1 200 tonnes sont enterrées, soit trois fois plus ! Mais alors, ce 100 % recyclable en 2020 ? « C'est une utopie, tranche Danielle Lowther. Aujourd'hui, San Francisco recycle 66 % de ses déchets dans huit centres disposés aux alentours de la

ville. Vu l'état d'esprit actuel de la population, l'objectif est inatteignable. Il faudrait changer nos habitudes, ne posséder qu'un seul verre, une seule assiette... Mais je ne désespère pas. Mon combat n'est pas mortifère. Je ne veux pas minimiser ma façon de vivre par respect de l'environnement, mais maximiser ce que je peux faire pour le sauver. » « Rappelez-vous, dit encore Danielle Lowther, tout ce que vous voyez là, pour nous, ce ne sont pas des déchets, mais des ressources. » Après la conquête de l'Ouest, celle de l'espace et de l'Internet, en Californie, la nouvelle frontière passe par le vide-ordures. ♦

Renaissance

En matière de recyclage, on pourrait parler de miracle réalisé à partir de presque rien... Au creux de ses mains, Robert Reed, responsable de la communication chez Recology, semble tenir une manne précieuse. Il s'agit de poignées de compost produit à partir de nourriture périmée.

Vendu, il viendra fertiliser les jardins et potagers californiens. Quant à cette tranche un peu étrange, en fait d'œuvre d'art, il s'agit de papiers compactés par les machines de l'usine de Pier 96.



Homme-lige

Kevin Drew est en charge du projet Zero Waste à la municipalité. Ardent défenseur de la cause écologique au sein de la mairie, il déplore néanmoins un budget sous-dimensionné et grevé par des dépenses de fonctionnement trop élevées.